

Alain Battegay, Aurélie Delage
9 mars 2005

Le Tango de la rue, 9 mars 2005

La Place du Pont et l'immigration à Lyon, entre visibilité publique et pratiques urbaines

Les Cafés géo de Lyon se regardent une nouvelle fois le nombril, ce qui ne signifie pas que l'exotisme ne sera pas au rendez-vous, puisque le quartier présenté prend des allures méditerranéennes...

Alain BATTEGAY (Maison de l'Orient et de la Méditerranée) est sociologue et chercheur au CNRS, rattaché au Groupe Recherche et Civilisation. Cherchant à éviter le morcellement des différents secteurs des sciences sociales, il prône les regards transversaux et étudie la construction des liens sociaux ainsi que leur marquage sur la ville.

La France est depuis la moitié du XIXème siècle une « terre d'accueil » et d'immigration durable, ce qui pose le problème de l'installation de ces populations d'origines diverses, en majorité dans les quartiers centraux pauvres ou les banlieues. Cette population a été stigmatisée depuis les années 1980 (avec le contre-choc pétrolier), et de nouveau après le 11 septembre qui a mis au jour l'existence de réseaux au cœur de ces espaces marginalisés (que l'on pense à Vénissieux, Vaulx-en-Velin). Se pose aussi la question de la reconnaissance de ces personnes : un Centre National de l'Immigration devrait voir le jour en 2007.

Etudier la place du Pont, dans le quartier de la Guillotière, sur la rive gauche du Rhône, de l'autre côté de la place Bellecour, nécessite donc de prendre en compte cet héritage dont parle Azouz Begag, ce « gône du Chaaba ». Ce quartier fut un foyer de peuplement immigré : des Grecs, des Italiens, des Arméniens, des Maghrébins, des Chinois, et récemment des ressortissants des pays de l'Est.

Outre la question de la cohabitation et de la mixité sociale, on peut poser celle de la construction d'une nouvelle répartition en mosaïque de la population.

Alain Battegay précise qu'il y a plusieurs manières de voir le place du Pont : sa méthode consistera à partir d'une vision « d'en haut » pour progressivement aller au-dedans de ce quartier. Il reprend donc le principe d'emboîtement des échelles, cher aux géographes...

« D'en haut » : un tout petit morceau de ville.

A l'échelle de l'histoire urbaine, ce quartier se met en place au Moyen-Age : il s'agit du faubourg de la Guillotière, dominé par les figures de la Porte et du Pont. C'est le faubourg d'accès à la ville de Lyon, grâce à l'un des rares ponts qui, à l'époque, traverse le Rhône jusqu'à Avignon. Ce pont, abritant habitations et logements, permet aux populations venant de l'est d'arriver dans la ville.

Au cours du XIX^{ème} siècle, on assiste à la formation de faubourgs industriels. La Guillotière est rattachée à la commune de Lyon en 1852. Alors que toute la rive gauche se caractérise par une importante haussmannisation (Préfecture, grands Cours), la place du Pont constitue pour sa part un morceau de ville non haussmannien.

Quartier d'accueil de population immigrée dans l'Entre-deux-guerres, la Guillotière devient dans les années 1950 un quartier résiduel à l'échelle de la ville qui est marquée à cette époque par de grandes opérations d'urbanisme - le quartier de la Part-Dieu date des années 1960-70 - qui réduisent ce tissu urbain. On assiste alors à une multiplication d'opérations d'urbanisme qui agissent d'abord par « poches », par « taches ». A partir des années 1980 et de la destruction du Prisunic, la société HDI met en construction le CLIP (1995). Il s'agit d'une opération d'envergure destinée à transformer une partie de la rive gauche, et à s'accorder avec tous les efforts de restructuration du quartier derrière. Le vieux rêve de revitalisation urbanistique par la diagonale resurgit comme axe de (re)structuration de ville. Mais l'opération envisagée initialement est réduite, du fait des difficultés rencontrées pour commercialiser les bureaux prévus dans le CLIP, mais aussi à cause des réticences des habitants du quartier. En 1998, décision est alors prise de faire de ce quartier non un point de circulation, mais de le réhabiliter comme un quartier identifié.

La place du Pont est donc un **morceau de ville résiduel**, sous l'influence de la gestion urbaine (ce qui laisse des traces dans la propriété foncière). A partir de 1998, quelques opérations d'aménagement du quartier accompagnent la construction de la ligne de tramway en 2001, intervenant près de dix ans après celle du métro. Paradoxalement, cette accessibilité renforcée du quartier se double d'un enclavement temporaire dû aux travaux qui empêchent le stationnement.

« Du dedans » : une centralité immigrée.

Si l'on se rapproche de la place, on se rend compte que ses limites ne sont pas claires. Le terme de « place du Pont » n'est pas aimé du gestionnaire qui préfère parler du « secteur Moncey » ou du « secteur Paul Bert », mais la place n'existe pas en tant que telle, elle ne constitue pas une unité identifiée. Si l'on regarde les périmètres des arrondissements, on voit que l'on est à cheval sur les 3^{ème} et 7^{ème} arrondissements. Il y a donc une **indétermination** du lieu, une difficulté à rapporter la place du Pont à une géographie des stocks de la population résidente (ce à quoi incite le traitement des données telles que celles du recensement de la population). On est donc bien face à un morceau de ville, mais *pas un quartier*.

Le développement d'une commercialité forte date de nombreuses années : le problème est donc de passer d'une géographie des stocks à une géographie de l'usage. Il ne faut pas partir uniquement de la population résidente, même s'il convient de la prendre en compte pour comprendre comment la place résiste à son enclavement spatial. En effet, la place continue à être active, à faire sens pour les gens qui viennent s'y approvisionner. Il ne s'agit pas d'un quartier village, mais d'une centralité immigrée, enchâssée dans la ville. La place du Pont ne fonctionne donc pas uniquement comme un espace de proximité.

Comment passe-t-on à cette géographie d'usage ? Pourquoi le terme de « place du Pont » subsiste-t-il alors, notamment dans les milieux issus de l'immigration ? En effet, la place du Pont est connue jusque dans l'est algérien... Si ce n'est pas un quartier, comment le considérer alors ? Un indice se trouve dans sa fréquentation par des populations immigrées installées en

périphérie, mais venant là faire leurs courses. Il s'agit d'un **centre d'approvisionnement** pour des populations dispersées à l'échelle de la ville. Au-delà, c'est un centre d'information, un carrefour commercial, un carrefour de villes immigrées. Pour mettre à l'épreuve cette idée, A. Battegay se propose d'employer plusieurs entrées :

-les entrepreneurs et commerçants : on assiste à des successions de commerces, corrélées à une redéfinition de l'offre commerçante et à leur redéploiement spatial. Jusque là, les échoppes portaient témoignage de la population accueillie : Marocains, Juifs, mais aussi gens issus d'une migration interne à la France (Ardéchois). Ces questions ont été étudiées dans les années 1980, car La Guillotière a constitué un des lieux phares de la recherche urbaine sur Lyon. Cette recomposition de l'offre a été concomitante de l'enclavement spatial dû aux travaux et à la diffusion de commerces aux environs de la place. Mais alors, *pourquoi la place du Pont est-elle restée attractive ?* On peut trouver plusieurs éléments de réponse. Il y a d'abord eu des dynamiques d'ajustement aux offres : l'immigration devient familiale à partir des années 1970, d'où la diversification des commerces, avec l'apparition des commerces de bouche, de tissus, en réponse aux changements de la population. Ensuite, on assiste à un resserrement de l'offre commerçante autour de commerces tenus par des Maghrébins. Les Juifs du quartier sont partis vers Villeurbanne : il faut donc lire les successions à l'échelle du quartier mais aussi à celle de l'agglomération, analyse à ne pas négliger d'ailleurs pour les questions relevant de la mixité urbaine. Enfin, on remarque depuis les années 2000 l'importance prise par toute l'offre relative au mariage : robes de mariées, bijoux... La complémentarité de l'offre correspond aussi à l'évolution des usages de cette nature. De plus, outre la concentration de boucheries *halal*, on observe une importance de plus en plus grande de l'écrit, avec l'ouverture assez récente de quatre ou cinq librairies. Ces mouvements de redéploiement et de réassortiment de l'offre commerciale participent de l'attractivité continue de la place au regard de populations dispersées dans la ville.

-Importance des rythmes : par exemple lors du ramadan, la scénographie commerçante change. Le marché est l'un des seuls lieux de la ville où la population marque sa pratique du jeûne. De plus les « hommes debout » marquent l'espace-temps de la place. Il s'agit d'un phénomène très ancien, antérieur à la destruction du Prisunic, un des rituels urbains qui font de la place un point de repère, un lieu de regroupement. Peut-on pour autant parler d'un lieu de mémoire de l'immigration ? La place représente un moyen d'avoir des nouvelles du pays, c'est donc un **lieu de sociabilité**, en plus du commerce. Alain Battegay formule alors l'hypothèse que le commerce et la culture sont fortement liés, et qu'il s'agit d'une articulation forte au sein de la ville.

-Concentration de services à la mobilité : agences de voyage, *call box*, compagnies d'autocars... tout cela donne une certaine image de la place, une image pas uniquement locale, mais qui témoigne de *comment la place prend place*.

Il s'agit donc de comprendre comment / si la place fonctionne comme un espace de conjonction, de ritualité minoritaire à l'échelle de la ville. On peut alors affirmer que si la place n'est pas un quartier, c'est un **bassin de ressources**.

La place n'a pas de configuration fixe : *la place se déplace* (vers la rue de Marseille par exemple). Ce n'est pas parce que la place n'est pas un quartier qu'elle n'existe pas. L'adhérence au lieu n'est donc pas uniquement fixée sur un espace prédéfini : cela se redéploie, se recompose, y compris à proximité de la place. Le quartier abrite plusieurs résidences

d'étudiants, surtout avec la mise en place de la loi Périssol dans les années 1998-99 : cela amène de nouvelles populations, proches du quartier, une population de passage.

La place du Pont n'est donc pas un espace compact, elle se compose d'une quantité de **micro-lieux** articulés par des parcours d'appropriation, et invisibles à l'échelle du stock. C'est un espace poreux qui se redéploie.

Quelle pérennité de la place ?

La place du Pont peut-elle se développer et continuer à exister ? Il ne faut pas perdre de vue sa fragilité commerciale, mais la place peut effectivement continuer à se déplacer.

En revanche, la fonction de ce lieu comme lieu d'approvisionnement (en information, en biens, en services...) pour une population dont la manière de vivre en ville est minoritaire, est probablement pérenne, même s'il y a un redéploiement spatial. Pour comprendre ces relations, il faut comprendre comment ces villes laissent place à l'immigration et comment l'immigration prend place dans la ville, surtout au moment où les centres urbains dégradés sont saisis par les immigrants.

Gare à la métaphore

Si pour finir on fait retour sur le contexte général, il faut veiller à ne pas prendre la place du Pont comme une métaphore, afin qu'elle ne subisse pas ce qui est arrivé en leur temps aux banlieues. En effet, les banlieues ont été saisies par le discours sociologique, sur la place de l'immigration dans la ville, et ont alimenté tout un imaginaire sur l'immigration. De ce fait, les banlieues ont disparu comme réalité urbaine sous ces discours rhétoriques.

Certes le risque de communautarisme est-il perceptible place du Pont : mais les villes ont toujours fonctionné comme cela, avec leurs quartiers louches... Oui, il y a de l'insécurité et de la drogue place du Pont, mais c'est bien là ce qui fait la Ville, par différenciation du village... C'est un lieu trouble.

La place est donc prise à travers toutes ses évolutions : à la fois un choix de politique urbaine, et les processus qui traversent la ville ; mais elle n'est pas réductible au plan politique. Ces effets d'enclavement, ce manque de soutiens, ces effets de traitement des espaces font que les gestionnaires sont gênés. De même, le fait qu'il s'agisse d'un haut lieu de la politique sécuritaire de l'agglomération est pour le moins ambigu. Cela rappelle les dispositifs de sécurité visibles à l'échelle de toute grande ville. Avec cette surveillance policière, fiscale et douanière très forte, on voit que la place est sous influence. Mais cette présence policière ne fait que déplacer le marché qui, par son élasticité, reprend le terrain ensuite : tout consiste donc à gérer ce jeu, surtout en période électorale. C'est une gestion de modulation.

Débats :

- E. Delahaye : comment les populations autres que maghrébines sont arrivées là ?

Effectivement, il y a aussi la présence d'une population asiatique, dans le quartier Pasteur, et l'on observe une certaine sectorisation. Ce quartier a une toute autre histoire que la place du Pont : c'est un quartier haussmannien, où l'implantation asiatique date des années 1980-90. A la différence de la place du Pont, les commerçants habitent sur place. De plus, si l'on regarde

la Grande Rue de la Guillotière, avec ses commerces afro, notamment pour la coiffure, on comprend que l'on est face à plusieurs morceaux d'espace, qui font les « mondes » de la Guillotière. Il y a des synergies, mais tous ne fonctionnent pas selon la même logique ; c'est une question d'échelle. Les logiques d'opportunités et d'implantation sont différentes, et en aucun cas on ne peut parler de passage de relais entre la place du Pont et le quartier Pasteur.

- J. Défossé : que peut-on dire de l'échelle internationale ? car la place du Pont a été une place commerçante internationale reconnue dans les années 1980. Cette centralité de la place du Pont se décline donc à l'échelle internationale aussi, et ce quartier fut l'un des plus connus de Lyon. De plus, l'évolution politique algérienne est-elle un élément d'explication de l'évolution de la place du Pont (par la politique des visas notamment) ?

Il faut bien prendre garde au fait que la réputation d'un endroit est différente en fonction de l'espace (à New York, Lyon n'est pas forcément connu pour la place du Pont !). Effectivement la place du Pont est connue en Europe de l'Est. La proximité du consulat joue beaucoup aussi. Il y a des éléments de contexte, mais aussi de circulation : il y a des gens qui passent par la place du Pont : tous les niveaux sont articulés. J. Défossé revient sur la dimension internationale, en tant qu'élément de fragilisation commerciale. A. Battegay répond qu'il ne faut pas oublier l'échelle nationale, et les liens avec Paris et Marseille, par exemple Belzunce. A l'échelle de l'agglomération, l'ancrage reste très fort.

- J. Défossé : vous nous parlez de diversification commerciale : peut-on dire que la spécificité de la place du Pont est en train de se diluer du fait de l'apparition d'un rayon de boucherie halal à Auchan ?

A l'échelle du commerce de l'agglomération, on peut effectivement dire qu'il y a une concurrence par les grands appareils de distribution. La place du Pont est donc obligée d'innover dans ses produits. Mais la question des clientèles captives ne s'y pose pas, et l'on peut de moins en moins parler de « marché protégé » ou de niche, où les gens trouveraient des produits qu'ils ne trouveraient pas ailleurs. La place du Pont est donc effectivement traversée par un mouvement de restructuration commerciale.

J.L. Routier rajoute que la majeure partie de la population résidente n'est pas maghrébine (30 ou 40%), et que sa vie n'est pas totalement connectée à la vie du commerce. Les populations résidentes sont en désaccord avec la pratique des « hommes debout ». En ce qui concerne les gens de l'Est, un élément déterminant est la présence des *call box*, qui se sont installés ici à la faveur de la désagrégation du commerce local et du commerce algérien. Il s'agit bien d'un commerce à destination de la population d'usage. J. Défossé fait alors remarquer que l'on retrouve par ce biais la place internationale... Cependant, A. Battegay met en garde : oui, il y a des gens de l'Est, mais il ne faut pas oublier que les services sociaux de la Ville utilisent des hôtels pour héberger des demandeurs d'asile : c'est là un élément tout à fait conjoncturel. Mais cela ne remet pas en cause le fait que la place du Pont soit un point de rencontre de la ville. On a certes posé la question de la mafia russe, et de certains immeubles en déshérence, mais il ne faut pas occulter la tradition d'hospitalité du quartier. Et si cinq ans auparavant il y avait des problèmes de vacance du logement, aujourd'hui on constate au contraire une saturation du quartier, comme de tout le centre de Lyon.

- Quelqu'un qui a travaillé sur la place du Pont dans les années 1980 apporte quelques précisions sur la centralité immigrée. On peut y voir comme le prolongement de la situation coloniale : considérons en effet la dualité de la ville coloniale arabe, divisée entre la vieille

ville, la médina, et la ville nouvelle européenne. En ce qui concerne la place du Pont, les gestionnaires ne savaient pas gérer cet aspect de médina qui rayonne dans la ville. Dans les années 1950, le FLN a été très présent dans le quartier, ce qui recoupe une nouvelle manière de faire société, et que l'on peut qualifier de « nouvelle médina ». Une gestion classique consisterait à permettre la circulation, à déblayer des places, y compris des Maghrébins « en station debout ». Or on est là face à une centralité arabe, à une culture qui fait société, s'installe dans l'agglomération et s'inscrit dans un espace migratoire reliant l'Algérie à la France. Contrairement aux urbanistes américains, les autorités françaises gèrent la ville en ne tolérant pas les quartiers de transition, de « première implantation », où il y a des possibilités de faire des transactions, du marché ou du travail au noir. Cependant, une attention particulière est portée aux immigrés du Maghreb, et tout début de regroupement devait être traité. Or, ces **espaces de transition** sont nécessaires dans une migration.

- J. Défossé : Rue Paul Bert, on a l'impression d'un espace spécifique au sein du quartier...

Il y a effectivement une **frontière urbaine** : il faut distinguer les robes de mariées blanches que l'on trouve vers le Cours Gambetta, des robes de soirée orientales. Mais la frontière est brouillée, car dans le mariage oriental, la mariée porte sept robes. On pourrait donc dire de la place du Pont qu'il s'agit d'un **espace couture**.

Une participante, qui a travaillé avec A. Battegay à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, apporte quelques précisions au sujet des commerces du mariage. Cette centralité par rapport au mariage est ancienne, mais on observe des changements depuis 4-5 ans. Il y a eu beaucoup de restructurations, car les clients potentiels ne venaient plus, ne pouvant plus stationner du fait des travaux. Des boutiques ont alors fait faillite, tandis que d'autres ont prospéré (par exemple ; une entreprise s'est reconvertie quand elle a connu des difficultés, et compte aujourd'hui sept magasins). On assiste depuis peu à une marchandisation d'un certain nombre de rituels. Mais les choses ne sont pas figées, et au gré des modes, de nouveaux magasins apparaissent. Par exemple, un phénomène nouveau, venu du Maroc, est l'apparition d'organiseurs de mariages : avant, on n'avait pas besoin de ce genre de prestataire de services, du fait de la transmission des traditions. On en trouve place du Pont, mais aussi en banlieue, car il y a en ce moment une opportunité économique à saisir. Cette mode vient du Maroc, et non d'Algérie, car dans ce pays, on ne confierait jamais le soin de mettre le henné de la mariée à un étranger à la famille. De plus, ce phénomène s'explique aussi par le fait que devoir porter sept robes a un coût non négligeable : on peut désormais louer des robes orientales, pas forcément « traditionnelles », en lien avec la mode et l'actualité. De même, on peut louer des bijoux de mariage, notamment des parures, et il commence aussi à y avoir des bijoutiers algériens en plus des bijoutiers juifs.

Ce qu'il est surtout important de souligner, c'est que les gens ont compris que **commerce et culture vont de pair**. A un autre niveau de services, apparaissent les traiteurs : avoir recours à eux signifie que le mode de vie est en train de changer.

A. Battegay finit sur deux remarques : d'une part, on a l'impression d'un mouvement de **patrimonialisation endogène**. Cet espace n'est donc pas à voir en continu : il y a des espaces-temps faisant sens, et c'est là qu'il faut voir la géographie des usages. D'autre part, à l'échelle de la ville, on a l'impression que la place du Pont est une vitrine où se mettent à l'épreuve de nouveaux produits. La place est toujours en quête de nouveauté, ce qui témoigne de son dynamisme commercial. Elle n'est donc pas uniquement un conservatoire : elle a été vue

comme un espace résiduel des traditions, alors que c'est un **lieu de réactualisation de ces traditions**. Une vision de la place enferme les gens dans leur culture : c'est là une erreur.

Compte-rendu : Aurélie Delage

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net